

Zeitschrift: Patrimoine fribourgeois = Freiburger Kulturgüter
Herausgeber: Service des biens culturels du canton de Fribourg = Amt für Kulturgüter des Kantons Freiburg
Band: - (1996)
Heft: 6: La collégiale de Romont

Artikel: Chronique de sacristain et de fabricien dès 1600
Autor: Lauper, Aloys
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1035860>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CHRONIQUE DE SACRISTAIN ET DE FABRICIEN DÈS 1600

ALOYS LAUPER

Sous la férule des baillis fribourgeois, dès 1536, Romont ira déclinant. Isolée, confrontée à d'incessants problèmes de trésorerie, la cité n'aura désormais plus les moyens de ses ambitions. Cette précarité explique bien des choix, bien des lenteurs et bien des sacrifices. L'église des bourgeois connaît alors le va-et-vient des grands maîtres et des tâcherons, des restaurateurs et des brocanteurs. Menée avec le soutien de la Confédération, la restauration des années 1910 sera exemplaire. Après une parenthèse malheureuse, on y revient, conscient que les pierres n'ont pas encore dit leur dernier mot.

Un XVII^e siècle sous le signe du malheur

De 1616 à 1640, soit pendant plus de vingt ans, Romont vécut barricadée dans ses murs, dans la peur de la guerre et de la peste¹. De septembre 1616 à 1625, la ville fut en état de guerre quasi permanent, les bourgeois armés, les fortifications renforcées et les greniers remplis pour un éventuel siège. Cette menace écartée, vint la peste. Le 18 avril 1628, le Conseil défendit à quiconque de se rendre à Fribourg, où le mal sévissait. Les contrôles furent renforcés l'année suivante, les vagabonds chassés et les portes gardées jour et nuit, jusqu'à la fin de l'épidémie. Le 15 avril 1640, le Conseil décida de se rendre en pèlerinage à Einsiedeln, remercier Notre-Dame des Ermites d'avoir protégé la ville du fléau. Dans un tel climat de peurs et de privations, la surélévation de la tour, terminée en 1634², et le décor de la chapelle du Portail, en 1639, prennent une dimension particulière.

Le 1^{er} février 1632, jour de la Ste Brigitte, la foudre frappe le clocher, qui s'embrase comme une allumette. Par chance, une pluie soudaine noie le feu, épargnant le beffroi et ses cloches. Aussitôt réuni, le Conseil promet de mettre en l'église un tableau de la sainte (fig. 78), d'instituer une procession annuelle en son honneur³, et de faire immédiatement relever le clocher, dont l'état est jugé inquiétant depuis quelques années déjà⁴. Les frais considérables dépassaient les moyens de la ville, qui réquisitionna des charrois, s'adressa aux confréries et à l'Etat pour solliciter leur aide, sans oublier les bourgeois, imposés d'une contribution extraordinaire qu'on leur réclama en 1637 encore, sous peine d'exclusion du Conseil ou de la bourgeoisie. Ces réquisitions servirent à reconstruire également les murs du cimetière qui ceinturait l'église, et à remplacer son crucifix, en 1638. En 1639, à l'instigation semble-t-il de Claude Renaud (ou Reynold), issu d'une des familles les plus en vue de Romont et membre certainement

1 Faute de place, on a limité à l'essentiel les mentions de sources, réunies, par thème, dans: Aloys LAUPER, Documentation et extraits d'archives, Recensement du Patrimoine Religieux de Romont, 1996, manuscrit déposé au Service des Biens Culturels à Fribourg.

2 Cf. p. 35; ACR, MC 13, 21 mai 1634. Le millésime 1633 signalé en 1912 sur le garde-corps côté nord, est aujourd'hui effacé.

3 Le tableau fut réalisé vers 1644 seulement. La statuette de procession, en argent, signalée pour la dernière fois en 1854, est perdue. La procession avait été supprimée en 1843.

4 Des travaux avaient déjà été entrepris en 1629. Mermet Magnin avait notamment été chargé d'y placer la nouvelle horloge avec un cadran au nord: ACR, MC 13, 2,9 et 20.8.1629, 1^{er} et 31.10.1629.



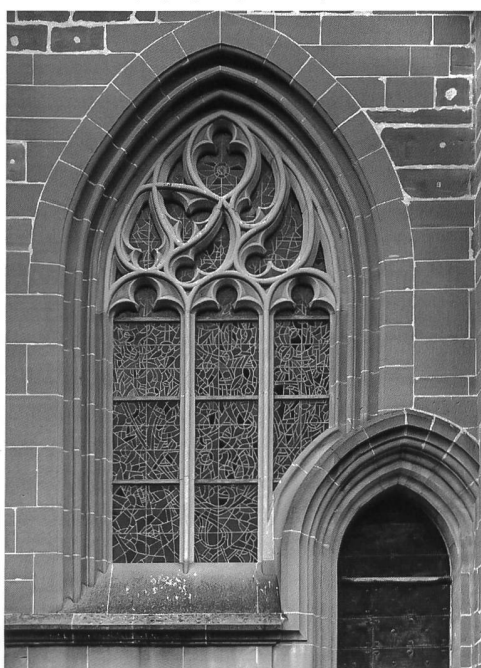
Fig. 69 La façade nord, photographiée vers 1880 par Léon de Weck. Les baies du bas-côté construit entre 1425 et 1434, sont dotées de remplages flamboyants exécutés par l'entrepreneur Joseph Grimm dès 1860. L'actuelle chapelle baptismale n'est alors éclairée que par une baie sans remplage.

influent de la Confrérie de l'Immaculée Conception, on réalise la grande peinture murale de la chapelle du Portail (fig. 73). En 1617 déjà, le peintre François Besson avait proposé de la faire gratuitement si on lui accordait la bourgeoisie. Le Conseil l'avait remercié de son offre, mais sans accéder à ses vœux, ne lui promettant qu'une aide en cas de besoin⁵. On ne sait malheureusement rien ni de Charles Renaud, représenté comme promoteur ou donateur – était-il recteur ou bâtonnier de la Confrérie?⁷ –, ni du peintre⁸, ni du décor antérieur. Le cycle eschatologique du XIV^e siècle qui ornait la chapelle, dans la tradition des décors d'antéglise, avait peut-être déjà disparu sous les badigeons, car on sait qu'en 1609/1610, on avait suspendu au-dessus des fonts baptismaux, contre le mur nord de la chapelle, un tableau de saint Jean-Baptiste⁹. Au-dessus de l'autel des confrères de l'Immaculée Conception¹⁰, cette Vierge de Compassion surprend. Réalisée au moment où la peste est enfin jugulée, et où la cité retrouve un semblant de quiétude, cette image avait peut-être valeur d'ex-voto, dans la chapelle où l'on était venu implorer l'intercession de la Vierge. Quelques années plus tard, en 1647, le serrurier Antoine Suchet, de Semsales, fera une grille autour de l'autel¹¹, afin d'éviter qu'il ne soit à nouveau profané, comme en 1616, quand on en avait dérobé les reliques. En 1696/1697, Antoine Badoud fera d'autres grilles pour fermer les entrées de la nef, de part et d'autre de cet autel.

Les calamités du siècle expliquent deux autres commandes au moins.

Le 1^{er} juillet 1661, François Deschenaux, de Romont, fut chargé de sculpter une Notre-Dame Libératrice pour le retable du maître-autel dont il devait en outre réparer les volets et refaire la polychromie et la dorure¹². Parallèlement, à la demande expresse du Conseil, la Confrérie de la Conception

Fig. 70 Au-dessus de l'entrée latérale nord, l'une des fenêtres aux remplages gothique flamboyant refaits dès 1860.



5 Antoine Renaud fut châtelain de Romont et coseigneur de Villariaz au début du XVII^e siècle. Son fils, prénommé Antoine également, fut banneret et son petit-fils, Jean, époux d'Anne-Isabelle Musy, fut secrétaire du Conseil. En 1639, Guillaume est cité comme auditeur des comptes, Nicolas comme conseiller et grainetier. En 1671, Joseph Renaud, conseiller et justicier de Romont, est recteur de la confrérie de la Conception.

6 «Portail de leglise en conseil special dessoub l'ormo. Maître Frantz Bessomp peintre sest presente p[ou]r painter en huile le portal de N[ost]re Dame a ses [...] plou[r] l'honneur de Dieu et de la Bienheureuse Vierge Marie ce que lon la honorer destre bourgeois de ceste ville. Il luy a este promis avec remerciement et offre de lassister ou loccasion se pl[re]se[ra]ntera» ACR, MC 10, f. 36 (21 septembre 1617). Ce peintre, déjà signalé pour un menu travail à l'église en 1597 (ACR, CF 1596/1597), avait restauré un tableau au monastère de la Maigrauge, à Fribourg, entre 1603 et 1605. Perronnette son épouse, lui donna plusieurs enfants, dont probablement Michel Besson, «peintre et bourgeois de Romont», époux de Marguerite Baud, mentionné en 1636 (AEF, Grosse de Romont 139, f. 189-191v^o). Cette famille compte plusieurs verriers, qui se sont probablement succédé dans l'atelier familial. Claude «vitrier» a réalisé les fenêtres de l'hospice des Minimes, en 1675. Claude, fils de Jacques, a restauré, en 1707, le vitrail de l'Assomption. François fut appelé pour une commande privée importante à Fribourg, en 1719-1720 (AEF, MC 270, p. 478; 271, p. 430). Un maître coutelier appelé Joseph Besson est signalé en 1752 (AEF, Grosse de Farvagny 130, f. 259v^o).

7 Et non comme peintre, car on voit mal un grand bourgeois s'adonner à ce genre d'activité. L'inscription symétrique de 1736 mentionne le recteur du moment, Don Jean Ulric Marilley.

8 Michel Besson, signalé en 1636 (cf. n. 6)? L'activité de François Deschenaux, signalé à la même époque (cf. par exemple ACR, CF 1641) semble s'être limitée à la polychromie de sculptures.

9 « pour deux clous faits et mis en la muraille de leglise pour porter limage de St Jean aupres des fonds et pour lavoir pendue 12 gr.» ACR, CF 1609/1610.



Fig. 71 L'intérieur de la collégiale, avant 1890, entièrement crépi. A la verticale du maître-autel de 1794, la verrière du chevet est constituée d'un ensemble de vitraux hétéroclites. De part et d'autre du retable, on distingue des cadres, dont l'un contient vraisemblablement le tableau de l'ancien autel St-Nicolas. Dans les parties hautes est toujours accrochée la série des tableaux de la Mission des Apôtres, réalisée en 1738. Dans la nef, on remarque plusieurs éléments qui ont disparu depuis: les bancs de 1750, l'abat-voix de la chaire, de même époque, l'autel du Rosaire qu'on devine derrière la chaire et le crucifix accroché à la demi-colonne à droite.

avait révoqué un an plus tôt la convention faite avec maître George, «sculpteur de la Sagne pour faire un Tableau devant Notre-Dame» pour en affecter la somme prévue à la réalisation d'«une Notre-Dame Libératrice d'argent¹³», qui nous est parvenue (fig. 52). Ce patronage était aussi couramment invoqué, en temps de peste, que celui des saints Roch et Sébastien. Trois ans plus tard, deux autres tableaux viendront s'ajouter à ces images de dévotion, une sainte Brigitte promise en 1634 déjà (fig. 78) et un saint Garin, évêque de Sion, invoqué comme protecteur du bétail¹⁴. Avec la chapelle votive d'Arruffens, construite en 1682, le XVII^e siècle est parsemé de témoignages de reconnaissance. La dévotion mariale sera en outre encouragée par la Confrérie du Rosaire, fondée en 1617 dans la chapelle des Minimes. Contrairement à ce qu'on a pu observer ailleurs dans le canton, le XVII^e siècle ne semble pas avoir été celui des grands bouleversements¹⁵. Certains collateurs plus fortunés ont néanmoins refait leur autel, comme l'Etat de Fribourg. D'après la convention passée le 6 février 1610 avec le menuisier Hans Schelckli, on sait qu'il comprenait les statues des trois patrons de la ville, saint Nicolas, sainte Catherine et sainte Barbe, ainsi qu'une effigie de la Vierge à l'attique¹⁶.

Un XVIII^e siècle propre en ordre

Les orgues fragiles et les autels vite passés de mode font de l'église un lieu où les artisans se croisent sans cesse. En 1701, le clergé paie le peintre qui a fait l'«image» de l'autel de Notre-Dame des Défunts, y fait mettre un tronc, puis



Fig. 72 Le maître-autel, vers 1910. – Pour mettre en valeur le vitrail du chevet, posé en 1889, on a supprimé le retable de l'autel de 1794, n'en conservant que le tombeau, la mensa et les gradins où sont posées les trois statues en bois de 1860, saint Pierre, l'Immaculée Conception et saint Paul. Endommagé par l'incendie du 7 décembre 1936, cet autel a été remplacé en 1955. Seules les trois statues ont été conservées. Elles se dressent aujourd'hui sur l'autel de la chapelle baptismale.

HISTORIQUE

commande, l'année suivante, un banc réservé à la baillive Python, généreuse donatrice. En 1718, un sculpteur de Bulle exécute la « Nostre Dame des ames que l'on porte par l'Eglise¹⁷ », dont la polychromie et la dorure sont confiées à Gottfried Bräutigam. Deux ans plus tard, le peintre bullois réalise pour la Confrérie de Sts-Côme-et-Damien, un Saint-Sacrement, comme tableau central de l'autel commandé le 31 mai 1720 au sculpteur Claude Pidoux de Vuadens¹⁸. De l'ancien triptyque, on conserva les deux volets, avec les deux saints patrons, qui furent « appliqués aux deux côtés de l'autel avec des crochets de fer ». Quand au « tableau de l'Eucharistie », on proposa soit de le suspendre quelque part dans l'église, soit de le vendre au plus offrant¹⁹.

Le seul grand chantier de cette première moitié de siècle fut pourtant la construction de nouvelles orgues, confiée à Joseph et Victor Bosshard de Baar (ZG)²⁰. La pose de cet instrument en 1733, nécessita la construction d'une tribune et fut l'occasion de travaux divers. On en a peut-être profité pour blanchir l'église²¹. Quoiqu'il en soit, la Confrérie de l'Immaculée Conception fit restaurer en 1736 la peinture murale de la chapelle du Portail. Deux ans plus tard, on plaçait dans la nef un cycle de la Mission des Apôtres, quatorze toiles réalisées à l'instigation du curé François-Pierre Rey²², attribuées aux sœurs Richard, peintresses originaires de Morteau²³ (fig. 80). Contemporain d'un cycle identique à la Roche, cette série fait écho à des cycles plus anciens, telle la théorie de prophètes, d'apôtres et de saints peints dès 1597 dans la collégiale d'Estavayer ou les apôtres et prophètes de Claude Fréchet et de son gendre Claude Pichot, placés en 1651 au-dessus du triforium de St-Nicolas à Fribourg. Offert notamment par le bailli, le clergé, la ville, la bourgeoisie, l'hôpital et les conseillers, cet ensemble perpétue la tradition des cycles armoriés placés dans les édifices publics, pour manifester la libéralité des élites. Cette réalisation d'envergure fut à l'origine d'une querelle entre la ville et l'évêque. En mars 1739, constatant qu'on avait placé des « armoiries inconnues » sur certains de ces tableaux, le Conseil exigea qu'ils fussent tous rassemblés dans le chœur et suspendus assez haut pour que ces armes soient illisibles ! Alerté, l'évêque s'y opposa, exigeant qu'on laisse ces images dans la nef, suspendues aux colonnes²⁴.

Emulation ou pure coïncidence, le milieu du siècle fut à Romont celui des grandes réalisations. Les Capucins donnent le coup d'envoi en

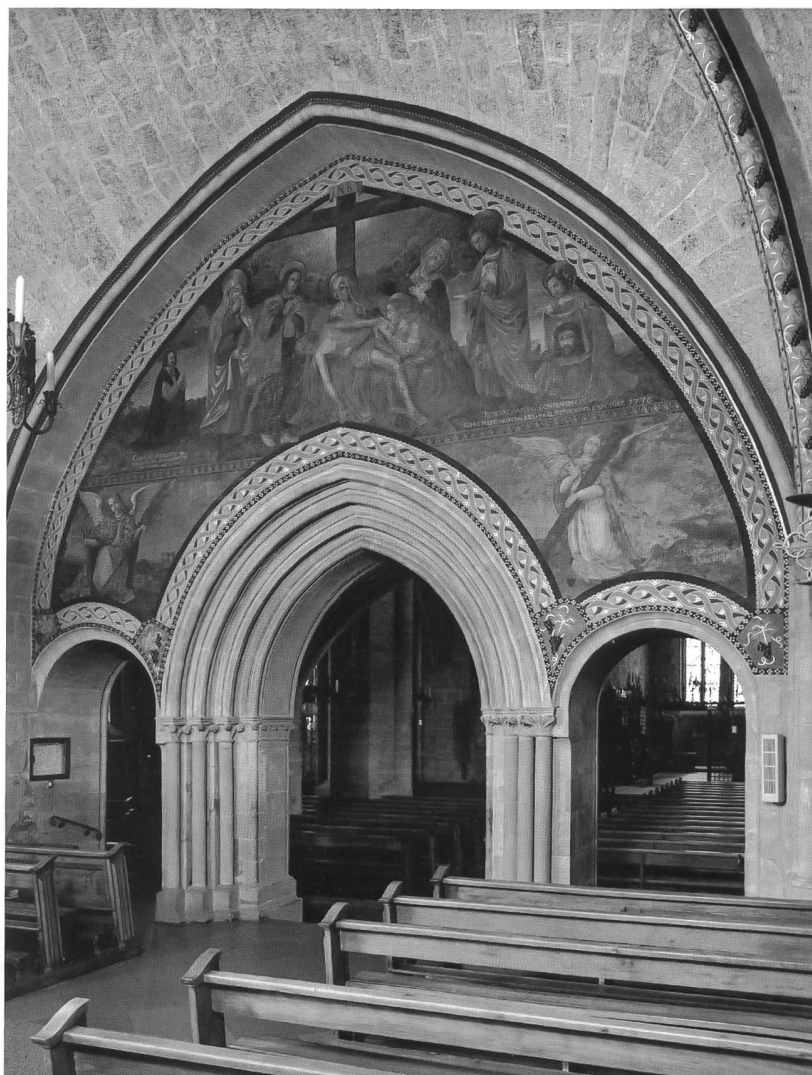


Fig. 73 La façade de la première église, achevée en 1297, où est venue se greffer la chapelle du Portail, entre 1318 et 1324. – L'entrée gothique, dont le tympan fut réutilisé pour la porte de l'avant-nef, fut bouchée en 1429, quand on y installa l'autel de la confrérie de l'Immaculée Conception. La peinture murale a été réalisée en 1639, à l'initiative (?) de Charles Renaud. La Vierge de Compassion, au centre, est entourée de l'apôtre Jean, de Marie Madeleine baisant la main du Christ mort, et des trois Marie, Sainte Véronique, présentant la Sainte Face, fait pendant au donateur ou au promoteur de l'œuvre (en manteau de confrère ?). La scène est complétée, au registre inférieur, par deux anges portant les instruments de la Passion. Ce décor a été restauré en 1736, à l'initiative du recteur Jean-Ulric Marilley, puis en 1890. Cingria a réalisé en 1938 son cadre peint actuel. L'entrée gothique a été dégagée en 1871, après qu'on eut déplacé l'autel de Notre-Dame du Portail dans la chapelle voisine. On supprima alors les grilles qui fermaient depuis 1697 les deux entrées latérales.

1747. A l'entrée de la ville, ils construisent en six mois leur église, où ils placent de magnifiques autels Régence, œuvres du sculpteur Clerc et du peintre Meinrad Keller. La même année, le bailli reconstruit la grange du château (ch. de la Côte 11). En 1755, Hans Fasel le Jeune fournit un devis et des plans pour la transformation du logis baillival, au château. La suppression des croisées médiévales et l'aménagement d'un grand salon, au premier étage, offrent au locataire l'ambiance des demeures patriciennes (1756-1759). Sous les fenêtres du bailli, la cité reconstruit sa Maison

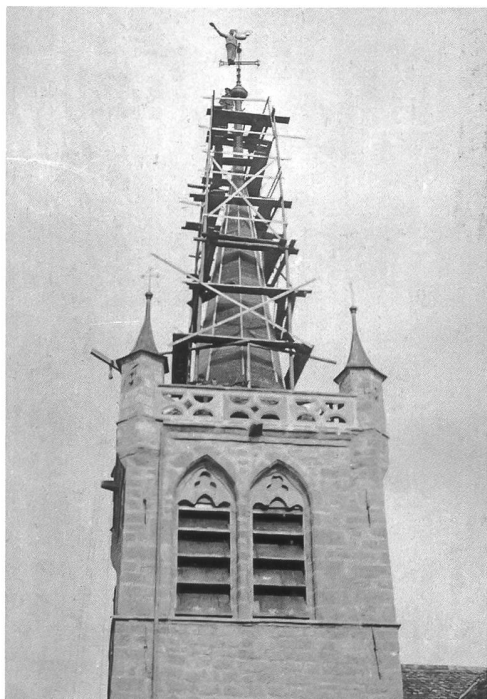


Fig. 74 En 1913, on achève la restauration du clocher par la pose d'écailles en tôle cuivrée sur la flèche. Debout sur la croix, le ferblantier Albert Forney ou l'un de ses ouvriers.

de Ville (1755-1765). Les notables et les bourgeois s'y mettent aussi, comme le conseiller François-Joseph Blondel, qui s'offre une belle maison (1747-1750) avec un salon peint d'Heinrich-Emanuel Sidler (1752).

C'est dans cette ambiance fébrile qu'on réaménage la collégiale, obtempérant aux injonctions de l'évêque qui font suite à la visite pastorale de 1746. Conformément à sa politique de réorganisation et de remise à l'ordre des paroisses et du clergé, Mgr de Boccard ordonne le 17 août 1747 qu'on ramène le nombre des autels de 27 à 17, en supprimant tous ceux qui encombrant les collatéraux, gênant la circulation et le déroulement des processions. On fit pareil à Fribourg, où sept des vingt autels de St-Nicolas furent supprimés, en 1748. Même après son épuration, la collégiale de Romont comptait donc plus d'autels que celle de la capitale.

Ces suppressions furent l'occasion d'un chantier majeur, le plus important entrepris depuis le XVI^e siècle. Il fallut démonter les dix autels caducs, les bancs fermés et les armoires murales qui leur étaient associés. Les autels subsistants, où furent transférés les anciennes dédicaces et les bénéfices qui leur étaient attachés, furent réparés ou reconstruits. Quatre furent entièrement refaits et consacrés le 17 janvier 1754: Ste-Anne, le Rosaire, l'Annonciation et St-Nicolas, propriété de l'Etat, qui en commanda les deux tableaux à Joseph

Sautter en septembre 1750²⁵. Le peintre, originaire de Mengen, venait de trouver asile à Fribourg. Comme le prouve son saint Nicolas de Myre, réutilisé pour l'autel de la chapelle St-Ignace de Marsens (fig. 79), il fournit un travail d'une qualité alors inégalée à Fribourg, ce qui lui valut, deux ans plus tard, la commande des toiles destinées à six des dix nouveaux autels de la cathédrale. La confrérie du St-Sépulcre fit elle aussi d'importantes dépenses pour son autel, situé depuis le XVII^e siècle dans la chapelle St-Jean-Baptiste. En 1747, le sculpteur franc-comtois Clerc, qui travaillait aux autels de la nouvelle église des Capucins, fournit six anges portant les instruments de la Passion. Ces sculptures furent envoyées au couvent de Montorge à Fribourg, pour être habillées et perruquées. Le mécanicien Claude Jaquet les monta ensuite autour de la niche d'exposition, sur un mécanisme d'horlogerie qui permettait de les mettre en mouvement aux grandes occasions²⁶! L'autel fut remis à neuf en 1751, par le doreur Nicolas Brun notamment, qui fut chargé d'y placer «aux deux cott(és) St André et St Sylvestre»²⁷.

On en profita aussi pour renouveler entièrement le mobilier: l'entrée reçut une magnifique porte Régence en 1747, des bancs unifièrent la nef où l'on supprima tous les sièges hétéroclites, la chaire reçut son abat-voix, la porte de sacristie fut refaite. Cette rénovation fut l'occasion de mettre au goût du jour parements et objets liturgiques, grâce à la générosité de divers donateurs, comme l'ancienne baillive de Gottrau ou Anne-Marie Gaudard, née Brayer, qui participa également par ses dons à l'aménagement de l'église des Capucins²⁸. La réorganisation des autels hâta le transfert du mobilier et des ornements de la confrérie du Rosaire, déplacée à la collégiale en 1729, après l'expulsion des Minimes. La Vierge du Rosaire et le Saint François de Paule furent transportés dans l'église paroissiale le 22 décembre 1747, au grand dam des Capucins, qui auraient voulu conserver ces deux tableaux dans leur église flambant neuve. Une porte d'entrée et une de sacristie, un bénitier daté 1755, un ange buccinateur autrefois sur l'abat-voix, un ou deux objets liturgiques: il ne reste plus grand chose de cet apport qui vit l'ordre et la hiérarchie du siècle des Lumières succéder à l'encombrement gothique. En supprimant les autels, en défendant les inhumations dans l'église, à l'exception des caveaux existants, l'évêque fit perdre au sanctuaire son caractère de lieu de mémoire, où les autels, les bancs réservés et les pierres tombales aux écus des grandes familles,

10 Cet autel avait été remis à neuf une quarantaine d'années plus tôt comme l'atteste une mention d'archives: «A Mauris Gros pour la tolle et la façon d'avoir fourni le tableau de Notre Dame du portal et celui de l'autel S. Jean» ACR, CF 1598/1599. Utilisé comme terme générique, le mot «tableau» désigne autant un ensemble sculpté qu'une peinture, comme le prouve la convention passée avec le sculpteur Deschenaux (cf. n. 12).

11 D'un poids de 1299 livres, elle fut posée le 8 juin.

12 «Le premier de Juilliet Mille Six Cents, Et soixante un, Les Nobles, Egrege, et prudents Guillaume Andronigus Musy Banne-ret, Jean François Brayer, et Bartolome Turlin Curial, et tous deux Conseillers audit Romont, Et le sousigné Scindique dudit Lieu, ont fait Convention avec honorable Francois de Chenaux bourgeois dudit lieu pr[é]s[en]t. A sçavoir pour faire le Tableau de Nostre Dame Liberatrice voué par La Noble Bourgeoisie dudit Romont, Et celas à l'Embellissement du grand autel selon le portraict fait par ledit Fr. de Chenaux [avec] aultres Embellissements le mieux que faire se pourrat, et cest comme sensuist Sçavoir que les coleurs seront des fines et vives. La dorure la meilleure, et assurée La figure en bousse (quest nostre Dame Liberatrice) bien faicte avec ce que luy convient selon le portraict, Et avec le dictum au dessous: Sub umbrâ alarum tuarum protege nos, Et les aultres molures et chouses necessaires bien faictes, et proportionnées adiouterat, Et raccomoderat les Eventaux qui sont desiaz au grand autel et ce qui serat necessaires avec bones et belles coleures tant dedans que dehors, Comme aussi collorizerat la Quaisse ou est le tableau du grand autel, En fin le tout se fairat à contentement, et àdict ce bon maistre selon ledit portraict. Et hat este faicte la p[re]s[en]te convention moyennant la somme promise audit Sr Chenaux de deux cents escous petits, a une pistole, et demy de vin gommeire, outre deux sacs de bled mesure de Romont...» AEF, Romont, tir. XXX, n° 26. Le 18 décembre 1662, Maître François Guillet fut chargé de faire une balustrade devant ce maître-autel.

13 ACR, MC 19, f. 8 (12.1.1660).

14 «On fera au plutôt faire une ymage à l'honneur du bon St Garin et une à l'honneur de Ste Brigide pour les faveurs d'eux reçues» ACR, MC 19, f. 64 (22.6.1664).



Fig. 75 Une forêt d'échafaudages, dans la nef, en 1938. La dimension des blocs de molasse, à terre, en dit long sur la conception de la restauration menée par Fernand Dumas.

composaient jusqu'alors un patchwork armorié qui manifestait la continuité des institutions, avec ses baillis, ses conseillers, ses confréries et ses corporations de métier. Ce plan ambitieux fut contrarié par le manque d'argent et par des dépenses imprévues, comme la réfection de la flèche, à nouveau frappée par la foudre le 3 juin 1753²⁹. Le charpentier Claude Gobet de Ferlens la refit à neuf deux mois durant, couronnant son ouvrage d'une boule et d'un coq réalisés à Bulle. La réparation de la grille gothique, en 1765, mit fin pour un temps à ces travaux, sans que le chœur n'ait pu être restauré.

Le 9 décembre 1772, on discuta enfin d'un nouveau maître-autel: le fabricant soumit aux conseillers «une 50^{taine} de desseins d'autel». Le 15 septembre 1774, Joseph Sautter présenta son projet qu'on trouva «de bon goût», mais le Conseil renvoya sa réalisation à des jours meilleurs. En 1778, on fit à nouveau «venir des desseins pour en choisir un». L'année suivante, François-Ignace de Castella proposa l'un des autels de la Chartreuse de la Valsainte qu'on venait de supprimer. Une fois encore, on n'y donna pas suite. Des réparations urgentes aux voûtes, aux tourelles du clocher et aux toitures grevèrent le budget des années 1781 et 1783. Puis les dépenses se limitèrent aux frais de sacristie et à des travaux d'entretien courant, si bien qu'en avril 1788, l'évêque finit par se fâcher et menaça d'interdire

le chœur si le sol n'en était pas refait aussitôt. Le 11 août, les maîtres maçons Claude Bolliet et Bossey refirent le dallage en grès dur de Vuipens. L'année suivante, on s'occupa de la façade. L'Intendant des bâtiments de l'Etat, l'architecte de Montenach, était à Romont. On lui demanda le plan du porche et des conseils pour refaire le poêle de la chapelle du portail! Il faudra finalement attendre septembre 1794 pour que des stucateurs italiens employés aux autels de Vuipens ne viennent à Romont réaliser le nouveau maître-autel, puis les tombeaux des autels des confréries de St-Crépin et de St-Eloi³⁰. Ce travail ne fut qu'un pis-aller, le Conseil ayant souhaité un maître-autel plus prestigieux, en marbre, projet qui sera toujours en discussion en 1834 et pour lequel on recevra divers dons. On ne réalisera jamais ce rêve longtemps caressé, mais le clergé finira tout de même par remplacer en 1860 les trois statues en stuc, la Vierge de l'Assomption entre saint Pierre et saint Paul, par trois statues en bois, celles qui se dressent aujourd'hui sur l'autel de la chapelle baptismale. En 1797, le menuisier Martin Friedholz et le sellier Robadey feront de nouveaux confessionnaux d'après un modèle en carton, présenté au Conseil par le fabricant, tandis qu'en 1809, le serrurier Maillard fournira une table de communion en fer. Il aura donc fallu plus d'un demi-siècle pour achever le réaménagement de l'église.

15 Parmi les travaux signalés, on peut mentionner: en 1598/1599, Maurice Gros fournit le «tableau» d'autel de la chapelle St-Jean repeinte quelque temps auparavant (cf. n. 10); en 1607 on pose le «grand tableau devant l'autel de Sainte Anne»; peu après 1612, réalisation du gisant du chevalier Malliard; entre 1626 et 1629, confessionnaux, par le menuisier Metcher; en 1645, sculpture et dorure du retable de l'autel St-Pierre, par François Deschenaux.

16 «die Altartaffeln zu Romondt mitt dryen gestellen ordenlicher passierung zu SS. Nicolai Catharinae und Barbae und oben daruff B. Virginis. Synd soviel als vier blat In der form wie er ein Visierung gezeikt zu machen, ouch den altarschämel, mitt dem galter, dafür lme ein sack khorns und an gelt fünfzehn khronen versprochen worden » AEF, Livre des comptes 1593-1613, f. 197 (6.2.1610). Voir également AEF, CT 405, p. 123, 125 et 126; AEF, CB Romont 1610/1611: «Mr Hans Schalckli tischmacher Sant Niclaus altar so mein Gn. Herr. new haben machen lassen und der Kirchen zu Remondt dedicirt (...) 6 lib.» AEF, CB Romont, 1610/1611. Le peintre Adam Künimann n'en réalisa donc que la polychromie: Marcel STRUB, Le peintre Adam Künimann dans: Le Message du Collège 1958, 164.

17 APR, CC 1701, 1702 et 1718.

18 Il fut posé le 9 novembre 1721.

19 APR, Registre de la Confrérie de Sts-Côme-et-Damien, f. 82 (31.12.1721).

20 Cf. p. 68-69. En 1734, le clergé se procure en outre un violon de Crémone!

21 Les comptes de la Confrérie du St-Sépulcre mentionnent un tel travail en 1738.

22 ACR, MC 30, f. 98 (11.9.1737).

23 Ivan ANDREY, Les saints augustins des peintresses Richard 1723-1724, dans: PF 3, 51. Déposés en 1890, ils furent stockés chez les Capucins, puis vendus. Ils ont été rachetés chez un antiquaire fribourgeois par un Romontois qui en a offert deux à l'abbaye de la Fille-Dieu.

24 Voir au sujet de ce cycle: ACR, MC 30, f. 98 (11.9.1737), f. 144 (4.3.1739), f. 152 (18.6.1739) et MC 34, f. 5 (208.1750).

25 AEF, MC 301, p. 266 et AEF, CT 542, f. 51v° (24.7.1751). En 1879, les deux tableaux se trouvaient au Musée d'art et d'histoire de Fribourg, selon Louis GRANGIER, Nos artistes VI. Joseph Sutter, dans: NEF 1879, 80.

HISTORIQUE

A cette lenteur, il y a bien des raisons. D'abord, la commune, qui finance tous les travaux, a d'autres bâtiments à sa charge. Entre 1755 et 1765, la reconstruction très onéreuse de la Maison de Ville accapare tout entier les fonds à disposition du Conseil. Ensuite, dès le milieu du siècle, la population romontoise diminue, l'économie s'essouffle et les rentrées fiscales chutent. La construction s'arrête pratiquement, ce qui fera dire au Conseil, en 1812: «ce que nous savons c'est qu'on a démolé bien des maisons, et que depuis soixante à huitante ans, il ne s'est point élevé de bâtiments nouveaux»³¹.

Qui paie, commande

La gestion de la collégiale est le fait de quatre acteurs. Il y a d'abord le Conseil, avec un fabricant qui présente à ses pairs les doléances du clergé et les menues commandes du sacristain. On discute en séance non seulement du bâtiment, mais également de son mobilier et de tout ce qui est nécessaire à la liturgie. On choisit le tissu des bannières, on examine la réparation d'un calice ou de la croix de procession, on évalue la marchandise d'un représentant d'objets liturgiques, on présente solennellement les dernières acquisitions. Le clergé, soit le curé et les chapelains desservants, a un rôle limité dans ces discussions. On rappellera qu'il n'a jamais été érigé canoniquement. Ses statuts ont bien été rédigés en 1513, le duc de Savoie a bien consenti à l'érection d'une collégiale, le 10 mars 1516, mais cette érection n'a jamais été formellement reconnue par le pape³². Comme propriétaires des autels secondaires, les divers collateurs – l'Etat, la ville, le clergé, les grandes familles et les confréries – ont eu un rôle essentiel dans l'aménagement de la nef, beaucoup plus pittoresque autrefois qu'aujourd'hui. Les confréries ont joué un rôle actif jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Elles disposaient de caveaux de sépulture pour leurs confrères et d'attributs, tels bannières et bâtons. Il s'agissait soit de fondations liées à des corporations de métiers, réglant la pratique d'une profession dans toute la châtellenie de Romont, donc bien au-delà des limites de la commune actuelle, soit de fondations pieuses ou à but philanthropique. La plus ancienne, celle du St-Esprit ou de la Fabrique, remontait à 1323 et s'occupait comme son nom l'indique de la gestion de l'église³³. Précurseur de l'administration communale, cette institution a pour origine



Fig. 76 Le gisant du chevalier Jean de Malliard, dans la troisième travée du collatéral nord, peu après 1612, molasse sculptée, 200 x 75 cm. – Ce gisant de tradition gothique est le dernier du genre réalisé dans le canton. Le banneret Jean de Malliard (1566-1612) avait fait en 1588 un pèlerinage de huit mois en Terre Sainte, dont il est revenu paré du titre de chevalier du St-Sépulcre et du couvent de Ste-Catherine du Mont Sinaï. Il avait également rapporté un précieux reliquaire avec une couronne d'épines, longtemps conservé dans la famille, mais dont on a perdu la trace.

l'érection de la chapelle du Portail, premier édifice construit par la communauté urbaine. La plus importante – la seule qui subsiste encore – était la fameuse Confrérie de l'Immaculée Conception, fondée en décembre 1336. Ses membres, recrutés dans le clergé, la noblesse et la bourgeoisie de Romont devaient pratiquer la charité envers les pauvres et prier pour les âmes du Purgatoire. A la saint Michel, ils distribuaient notamment du pain aux pauvres de la cité, pratique remplacée en 1428 par la distribution de pièces de drap. Le jour de la fête de l'Immaculée Conception, ils défilaient en procession, avant de se réunir pour un grand banquet, aux frais du bâtonnier en charge. Très florissante, cette institution fut souvent sollicitée pour contribuer au financement de travaux à la collégiale. La confrérie de St-Nicolas, attestée dès 1441, était vouée à la formation des adolescents, assurant une bourse à ceux qui partaient étudier à Fribourg. A l'occasion, elle aidait volontiers les convertis ou toute personne dans le besoin. Celle des enfants de chœur, dite de St-Fabien, St-Sébastien et St-Roch, existait depuis 1507 au moins, celle du St-Sacrement avait été instituée en 1548, celle du

26 En 1710, on signale déjà un tel mécanisme: «quatre Anges nouvellement faites qui tournèrent autour du Saint Sacrement» APR, CSt-Sépulcre 1710.

27 APR, CSt-Sépulcre 1751. Il travailla également à l'autel St-Sébastien. L'artiste avait travaillé en 1748 au maître-autel de l'église d'Orsonnens, réalisé par le sculpteur Clerc justement (ou Le Clerc, voir DELLION IX, 65).

28 Elle offrit de beaux ornements en 1764 et une lampe d'argent pour le maître-autel, réalisée en 1772 par l'orfèvre Fasel de Fribourg.

29 Régulièrement foudroyée, elle sera sérieusement endommagée trois fois au XIX^e siècle, en 1823, 1827 et 1883.

30 Ils furent payés en novembre 1795.

31 AEvF, carton n° 55, Romont 1588-180, B'', n° 13, lettre du Conseil communal au clergé, 5.5. 1812.

32 C'est également le cas de la collégiale d'Estavayer. Voir à ce sujet JÄGGI.

33 Aux AEF, Romont tir. XXX, on trouve en effet deux obligations pour cette confrérie, datées de 1323 et de 1324. Elle sera supprimée dans les années 1860.

34 «pro ferendo sanctissimam Trinitatem in processione» AEF, Romont tir. XXXIIbis, CTTrinité 1534/1535, f. 10v°, 11v°.

35 «Comme vendredi prochain il se fera la procession accoutumée dans laquelle figurent des jeunes filles comme pleureuses, ce qui ne se trouve plus en harmonie avec les temps actuels, le Conseil charge Mr le Directeur des Cultes d'inviter Melles les institutrices à mettre fin à cet usage, il donnera le même avis au marguillier pour le Christ que l'on transporte sur un brancard» ACR, MC 55, fol. 551 (25 mars 1850). Autre institution laïco-religieuse essentielle, le Jeu des Rois est attesté entre 1456 et 1780.

36 Le Conseil siégeait parfois sous «l'orme» (cf. n. 6), conformément à la tradition médiévale, assis sur un banc (re?) fait en 1595/1596: «A Pierre Martin et a son frere charpentiers pour le banc dessoubz l'orme qui est devant la maison du ven. Clergé» AEF, Romont, CV 1595/1596.

37 Celle de Sts-Côme-et-Damien et celle de l'Annonciation en 1853, celle de la Ste-Trinité en 1859, celle de Sts-Crépin-et-Crépinien en 1861, celle de St-Elói en 1863, celle du St-Sépulcre le 7 novembre 1871.

HISTORIQUE



Fig. 77 L'ossuaire, vidé en 1938, en raison d'importants travaux d'assainissements des fondations. Situé sous la quatrième travée du collatéral nord, il était accessible directement depuis le cimetière, par une porte contigue à l'entrée latérale.

St-Sépulcre en 1595, celle du Rosaire en 1617 et celle de St-Joseph en 1634. C'est Dom François Moënnat qui l'avait fondée pour favoriser les études et les apprentissages de jeunes bourgeois. La confrérie de la Ste-Trinité, vouée au rachat des captifs chrétiens aux mains des Infidèles fut très active. Attestée dès le début du XVI^e siècle, elle défilait alors en procession dans les rues de Romont, avec une image de la Sainte-Trinité³⁴. La confrérie du St-Sépulcre était une fondation typique de la Contre-Réforme. Placée également sous le patronage de saint Jean-Baptiste, elle en possédait le chef dans un précieux buste-reliquaire en argent malheureusement bradé en 1860 pour payer les trois statues du maître-autel. Dès sa fondation, cette association pieuse monta chaque année le «Sépulcre» devant son autel. La liturgie de la passion est d'ailleurs la dernière cérémonie processionnelle dont on perpétue la tradition à Romont. Le Jeu de la Passion, déjà signalé en 1456 fut supprimé, dans sa forme médiévale, par arrêt souverain du 16 octobre 1755. Les Traîne-Croix en perpétuèrent dès lors le souvenir. La procession était précédée de quinze jeunes gens nu-pieds, revêtus de cagoules noires, l'un portant le grand crucifix, les autres une croix. Un groupe de pleureuses suivait, autour d'une statue de la Vierge enveloppée de voiles de deuil,

précédant le clergé et les fidèles. En 1843, les costumes et tous les objets utilisés lors de cette procession disparurent dans l'incendie qui anéantit l'Hôpital médiéval, où ils étaient conservés. La tradition fut néanmoins réactivée sous une autre forme, celle des Pleureuses, malgré l'opposition du Conseil, qui jugeait cette coutume désuète³⁵. Parmi les confréries professionnelles, la plus ancienne, déjà signalée au XIV^e siècle, est celle des tisserands dite de l'Annonciation, érigée sous le patronage de saint Barthélémy. Celle de la Ste-Croix ou de St-Crépin, rassemblait les cordonniers, celle de St-Eloi les artisans du fer (maréchaux, cloutiers, serruriers) et ceux de la construction (maçons, charpentiers, et menuisiers). Celle du St-Sacrement ou de Sts-Côme-et-Damien réunissait enfin les divers métiers maniant lames et ciseaux (médecins, chirurgiens, barbiers, pharmaciens d'un côté, merciers, couturiers et tailleurs de l'autre). Elle se réunissait traditionnellement «sous la tille», l'un des deux tilleuls plantés en 1554 par Antoine Boschiez près de la cure³⁶ (fig. 20), ou à la Maison de Ville comme bien d'autres confréries. La suppression des corporations, puis la disparition des formes traditionnelles de dévotion leur fut fatale et la plupart seront dissoutes entre 1853 et 1863³⁷.

Le temps du gothique retrouvé

Le déplacement du cimetière en 1811³⁸, près de la porte de Mézières, permit d'abattre en 1823, les anciens murs qui isolaient l'église de la ville³⁸. Désormais, les bancs de marché viendront se nicher jusque dans les contreforts du vénérable sanctuaire, dont les façades s'inscrivent maintenant dans l'alignement des rues. Douze ans plus tard, on entreprend les grands nettoyages. En 1835, la collégiale est entièrement blanchie et ses fenêtres soigneusement débarrassées de la crasse des ans, par les soins de l'entrepreneur Dominique Ineichen de Rothenburg (LU). Le peintre Carlo Cocchi travaille au maître-autel³⁹, tandis qu'un certain Dusseuil, peintre-restaurateur marseillais de passage à Romont, restaure plusieurs tableaux, dont celui de l'autel du Rosaire, la sainte Brigitte et le saint Garin. L'année suivante, le maître charpentier Claude Maillard d'Hennens, résidant à Mézières, reconstruit à neuf le beffroi. On y installe la cloche de Midi, péniblement fondue à Payerne par Jean-Joseph Jacollet. En 1838 enfin, on réclame des plans pour la sacristie à l'Ingénieur des Ponts et Chaussées

38 Béné le 8 juillet 1812, ce cimetière fut agrandi en 1846. L'ancien Calvaire, au chevet de la collégiale, ne disparut qu'en 1842.

39 Originaire de Ponte-Tresa (TI), il travaille d'abord dans la région vaudoise puis dans les cantons de Fribourg et de Neuchâtel. On peut lui attribuer jusqu'à présent, à Fribourg, les quatre évangélistes du chœur de l'église de Cheyres (1797), le porche et les médaillons des confréries à la collégiale d'Estavayer (1812), le plafond de l'église de Vuisternens-dvnt-Romont (1816), le décor de la salle du Conseil à la Grenette d'Estavayer (1823), les tableaux d'autel de l'église d'Aumont (1824), le plafond de l'église de Prez-vers-Noréaz (1831) et celui de l'église d'Autigny (1832).

40 ACR, MC 58, fol. 50 (28.1.1861). Il pose la même année le remplage à l'étoile de David garnissant la baie orientale de la chapelle St-Claude (act. chapelle du Portail). On retrouve ce motif à la cathédrale de Fribourg, dessiné par l'architecte Johann-Jakob Weibel quelques années auparavant.

41 ACR, MC 59, f. 262 et 264 (3 et 10.7.1871)

42 Ces trois statues rescapées se trouvent à l'entrée de l'église, la première dans l'avant-nef, les deux autres dans l'actuelle chapelle du Portail.

43 Il sera recteur de la Confrérie de l'Immaculée Conception de 1895 à 1898.

44 La fenêtre orientale fut alors dégagée. Le Conseil avait exigé qu'on place une statue sur cet autel, et non un tableau.

45 L'ébéniste romontois Henri Eberlé fit juste des bancs pour la nouvelle chapelle du Portail.

46 L'ancien porche avait été démoli en 1878.

47 Cette même année, Wulfleff quitte Fribourg pour Paris où il fera une brillante carrière comme architecte des colonies.

48 «De plus, j'ai pu éviter d'introduire dans notre antique église une devanture d'orgue, genre cinéma en faisant construire le buffet que vous avez vu et qui me paraît être dans la tradition des orgues du XVII^e et du XVIII^e s.» APR, non classé, lettre du curé Pasquier à Cramer, 2.9.1944.

Joseph de Raemy. C'est Pierre-Claude Krugg, originaire de Montet, qui a réalisé le mobilier actuel, en 1840.

On s'inquiète, dès le milieu du siècle, de l'état du bâtiment. Les soubassements, mis à nus par divers travaux d'égalisation de la chaussée, sont minés, les remplages en molasse rongés, les voûtes fissurées et la charpente affaissée. Divers spécialistes sont appelés au chevet du malade. Ils hésitent sur les remèdes à lui administrer: remplacer les parties endommagées, renforcer les structures affaiblies ou changer le tout, en corrigeant les soi-disant vices de construction ou les matériaux jugés de mauvaise qualité? Les grands chantiers liés aux cinq incendies successifs qui détruiront plus du tiers de la ville entre 1843 et 1865, amènent à Romont des architectes et des entrepreneurs qui ne manqueront pas de s'intéresser à ce grand chantier potentiel. La première expertise des murs et de la toiture est réalisée le 23 avril 1856 par les entrepreneurs Curty, Nein et Winkler de Fribourg, Corboz de Massonnens et le charpentier Claude Maillard. L'année suivante, l'Intendant des bâtiments de l'Etat, l'architecte Lendi est sollicité pour consolider la charpente. En 1860 et 1861, François-Joseph Grimm, maître-maçon et entrepreneur originaire du Bas-Rhin, refait «dans le style gothique» les baies du collatéral nord où l'on remplacera «par du verre en couleur les vitres qui garnissent les arabesques des fenêtres»⁴⁰. Cette intervention néo-gothique a passé inaperçue. Ainsi les pures créations du gothique flamboyant qui nous ont tant séduit ne sont en définitive «que» des pastiches supplémentaires à mettre au compte de cette esthétique tant décriée par les artistes de St-Luc et leurs épigones. Les remplages neufs, reste le problème lancinant des fissures de la voûte. Le 16 février 1863, Jean-Daniel Blavignac, «le Viollet-le-Duc suisse», qui a permis la restauration en 1859 de l'Hôtel du Cerf dans la Grand-Rue, est chargé d'une nouvelle expertise. L'architecte genevois estime que ce n'est pas le poids excessif de la charpente qui est à l'origine de l'écartement des murs, mais que des travaux imprudents aux fondations conjugués avec le mauvais état des croisées d'ogive auront suffi à lézarder les voûtes. Sceptique, le Conseil appelle de Berne l'architecte Studer et l'entrepreneur Staub, qui proposent eux, de refaire la charpente. Reconstituer ou conserver en adaptant? Le violent incendie de la rue de l'Eglise mettra fin au dilemme, en endommageant la toiture de la collégiale. Du 6 juin au 16 août 1864, le maître charpentier



Fig. 78 Sainte Brigitte sauve le clocher de la collégiale, frappé par la foudre le 1^{er} février 1632, 1644 ou peu après, huile sur toile 78 x 106 cm. – Cet ex-voto est l'unique tableau du XVII^e siècle à nous être parvenu. Il nous offre aussi la plus ancienne représentation de la collégiale, vue du sud. Le pendant de cette image, un saint Garin, est perdu.

Joseph Maillard change entièrement la charpente, sur la nef et sur les collatéraux, tandis que Grimm consolide les voûtes. En 1869, on poursuivra les travaux de soutènement du chœur, sans trop se soucier des avertissements de Blavignac.

Les fissures colmatées, on s'occupa des fausses notes. La guerre de 1870 avait contraint l'un des plus grands facteurs d'orgues français, Joseph Merklin, à chercher refuge en Suisse romande.

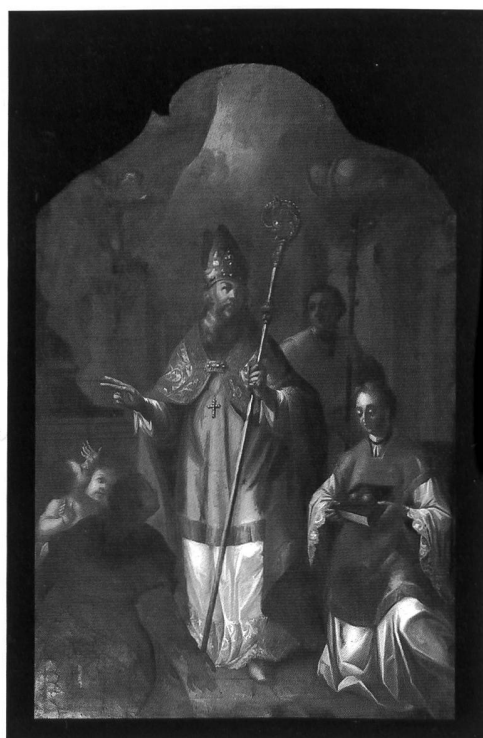


Fig. 79 Saint Nicolas de Myre, ancien tableau de l'autel St-Nicolas, propriété de l'Etat de Fribourg, Joseph Sautter de Fribourg, 1750, huile sur toile, 150 x 108 cm. – Après la suppression de l'autel en 1871, le tableau fut placé au chevet, à droite ou à gauche du maître-autel. Resté propriété de l'Etat, il a été inséré dans le retable de l'autel de la chapelle St-Ignace de Marsens.

HISTORIQUE

La commune en profita pour l'appeler à Romont. En mai 1871, alors qu'on démontait l'ancien instrument, le Conseil décida la suppression des huit autels «attachés aux piliers de l'Eglise»⁴¹, la réouverture du grand portail de la nef et le transfert de l'autel de la confrérie de l'Immaculée Conception dans l'ancienne chapelle St-Claude, à droite. L'évêque ayant donné son accord le 10 juillet, les travaux commencèrent aussitôt, afin de ne pas retarder le montage des nouvelles orgues. On recourut aux conseils avisés de l'architecte Adolphe Fraisse, de Fribourg, à qui l'on doit aussi l'escalier de l'entrée latérale nord (1876). L'entrepreneur Hercule Julita, de Rolle, refit le dallage de l'église en ciment. Les autels supprimés furent entreposés à l'Hôtel de Ville. Certains furent vendus, comme l'autel Ste-Anne, cédé pour cinq francs à Félicien Oberson en 1884. D'autres furent réclamés par leurs colporteurs; le conseiller d'Etat Fournier demanda le tableau de l'ancien autel Notre-Dame de Compassion pour l'offrir au Musée d'art et d'histoire de Fribourg (fig. 66). Après les protestations de l'Etat, mis devant le fait accompli, le tableau de l'autel St-Nicolas retrouvera une place privilégiée au chevet, à côté du maître-autel. Le chœur constitue donc, en 1871, une sorte de mémorial où furent concentrés les vitraux les plus précieux, le mobilier le plus remarquable et les tableaux les plus significatifs. De tous les autels supprimés et déplacés au XIX^e siècle, bien peu de chose aura finalement été conservé: la Vierge gothique de l'autel du Portail (fig. 19), trois œuvres majeures des années 1520 – une peinture piémontaise représentant l'Assomption, sans doute un volet de retable (fig. 55), la Déploration de l'autel Notre-Dame de Compassion (fig. 66) et une statue de saint Tiburce (?) (fig. 38) –, quatre œuvres du XVII^e siècle – un saint Jean-Baptiste et un saint Laurent⁴², un tronc (fig. 84) et l'antependium de l'autel du St-Sépulcre (fig. 81) – et le tableau de l'autel St-Nicolas, de 1750 (fig. 79).

Peu à peu libérée du mobilier qui l'encombre, l'architecture reprend ses droits et impose ses contours en camaïeu, sous des badigeons de chaux. L'option néo-gothique des frères Klem de Colmar, qui ont réalisé le buffet et la tribune du nouvel orgue, servira d'exemple pour un quart de siècle. L'impulsion d'un nouveau chantier sera donné par la riche confrérie de l'Immaculée Conception qui fait restaurer sa chapelle dès 1886. Les rénovations entreprises jusqu'en 1891 furent supervisées par le P. Albert de Weck, alors



Fig. 80 L'apôtre Simon, du cycle de la Mission des Apôtres, attribuable aux peintresses Richard de Fribourg, 1738, huile sur toile, 167 x 97 cm. – Ce tableau porte les armes de Dom François-Pierre Rey, curé de Romont, qui fut l'initiateur de cette réalisation. Accrochées aux colonnes de la nef et au mur du chœur, les 14 toiles de ce cycle ont été enlevées en 1890, puis déposées au couvent des Capucins, avant d'être vendues. Elles sont actuellement propriété privée, sauf ce saint Simon et la Vierge, offerts au couvent de la Fille-Dieu.

directeur du monastère de la Fille-Dieu, féru d'histoire et d'archéologie et membre de plusieurs sociétés savantes. Il s'était occupé notamment de la construction de l'église catholique de Montreux (1883-1885)⁴³. C'est lui qui donna aux peintres-verriers zurichois Adolph Kreuzer et Friedrich Berbig l'iconographie très élaborée des vitraux historicistes commandés pour Romont, notamment le programme de la grande verrière du chevet, réalisée à l'initiative de Berbig pour l'Exposition Universelle de Paris, en 1889 (fig. 97). La mise en place de cette œuvre prestigieuse exigea la suppression du retable du maître-autel, réduit au tombeau, aux gradins et aux trois statues posées sur un socle (fig. 72). Sitôt le vitrail en place, l'entrepreneur Jean Constantini fut chargé des rénovations intérieures. Les murs et les voûtes furent piqués et les éléments sculptés tous soigneusement raclés pour ôter toute trace de polychromie! Les voûtains furent ensuite passés au lait de chaux légèrement teinté, les piliers et les nervures des voûtes peints à la détrempe, les murs crépis et peints avec un faux-appareil régulier. Les quatre nouvelles chapelles reçurent des vitraux historicistes, un décor de rinceaux assorti dans le goût de l'époque et des autels néo-gothiques en bois fournis par le spécialiste du genre, Frantz August Müller de Wil (SG): autel

St-Joseph (1890) dans la future chapelle baptismale, vis-à-vis Notre-Dame du Portail (1898), Notre-Dame du Rosaire (1899) au fond du collatéral nord et le Sacré-Cœur (1891) dans ce qui fut la chapelle du St-Sépulcre⁴⁴. Pour cet oratoire, Friedrich Berbig réalisa un cycle des Apparitions du Christ ressuscité (1891), à Thomas, aux pèlerins d'Emmaüs (fenêtre est), à Marie-Madeleine et à Marguerite-Marie Alacoque (fenêtre ouest). La Mission des Apôtres, dont certains tableaux furent pourtant restaurés par Joseph Vuillermet, ne fut pas remis en place. Les bancs de 1750 furent maintenus pour des raisons d'économie⁴⁵. Mis au parfum, les antiquaires monteront en ville, attirés par les dépouilles. Le Conseil, à qui l'argent fait toujours défaut, leur vendra les pièces les moins précieuses, mais il ne se laissera pas tenter par la proposition mirobolante faite pour les stalles: Cavin de Lausanne offre 40'000 francs en 1888, Uldry de Fribourg 10'000 de plus en 1891. Si l'on a cédé deux grandes grilles à l'antiquaire Ruffi de Lausanne, pour 230 francs, on ne lui a pas vendu la grille du chœur qu'il convoitait également.

En 1903, c'est une église toute pimpante que la ville cède à la paroisse. A l'aube, les vitraux colorés allument le sanctuaire de tonalités chatoyantes; à midi, la lumière entre à flot, par le collatéral et les fenêtres hautes sud, réfléchi par les voûtains blancs; à complies, elle brille encore sous les feux des lampes posées en 1896 par l'électricien-appareilleur Isler, de Vevey. Vitraux, peintures murales et autels historicistes caressent l'illusion d'un gothique retrouvé. L'extérieur, moins reluisant, attendra encore quelques années.

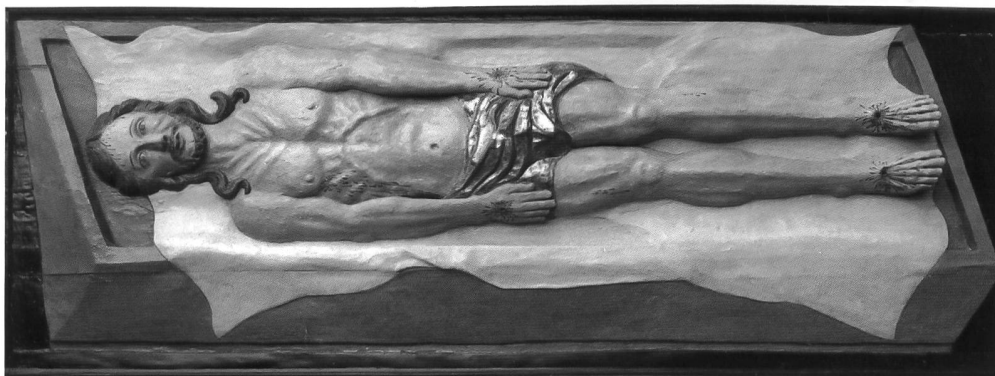
Le siècle des architectes-restaurateurs

Après les érudits du style et de l'iconographie, le bureau Broillet & Wulffleff, de Fribourg, élabore, en août 1909, un programme de restauration resté exemplaire. Grâce à l'appui de Max de Diesbach, qui fut préfet de la Glâne et qui siège dans tous les comités d'histoire, les architectes s'assurent l'appui de la Confédération. Menant de front la restauration de la collégiale et celle des remparts – dont le programme, établi en 1909, fut réalisé entre 1911 et 1917 –, Frédéric Broillet dirige une restauration scientifique précédée de recherches historiques, de relevés complets de l'état existant (plans, coupes, élévations et profils) et d'une campagne photographique exhaustive avant, pendant et après travaux. Cette remarquable documentation, qu'on peut consulter aux Archives fédérales des monuments historiques à Berne, nous permet de suivre pas à pas le chantier. La restauration débute le 14 septembre 1911 par la façade occidentale, très exposée et en mauvais état. Afin de protéger l'entrée, on recrée un porche Art Nouveau⁴⁶. La même année on restaure la flèche du clocher et celle du clocheton occidental, et l'on consolide la charpente de la chapelle du Portail. En 1912, après avoir achevé la restauration de la façade occidentale, on s'attaque à la tour⁴⁷. L'année suivante, Albert Forney recouvre la flèche d'écailles en tôle cuivrée. Interrompus par la mobilisation, les travaux reprennent en 1915 pour s'achever finalement en 1918. On restaure d'abord la façade nord depuis la tour vers l'est, puis l'on s'occupe du chevet avec, en octobre 1917, la pose du grand



Fig. 82 Plateau de la confrérie de la Ste-Trinité, attribuable aux peintresses Richard de Fribourg, 2^e quart du XVIII^e siècle, bois polychromé, hauteur 27 cm. – L'ange en habit de trinitaire, tenant deux captifs, rappelle que la confrérie se vouait au rachat des chrétiens prisonniers des Infidèles. A cause de son petit réceptacle, ce plateau, muni à l'arrière d'une poignée, servait peut-être à récolter des billets pour les élections de la confrérie.

Fig. 81 Christ au tombeau, premier tiers du XVII^e siècle, bois sculpté et polychromé, 75 x 209 cm. – Ce Christ posé frontalement dans le tombeau curieusement mis en perspective, était l'antependium de l'autel de la Confrérie du St-Sépulcre, établi dans l'ancienne chapelle St-Jean-Baptiste. Ce panneau, qui était exposé en permanence, n'est pas le « monument » du St-Sépulcre monté chaque Vendredi-Saint pour recevoir le St-Sacrement. Oeuvre un peu fruste, apparemment archaïque et donc difficile à dater, il semble remonter au premier quart du XVII^e siècle, peu après la fondation de la confrérie en 1595. Les comptes signalent que le cadre de ce devant d'autel a été refait ou réparé plusieurs fois; l'actuel date de la fin du XVIII^e ou du début du XIX^e siècle. Restauré en 1983.



vitrail d'Henri Broillet, neveu de l'architecte, avant de terminer par les travées occidentales du bas-côté nord.

Après les fabriciens, Broillet fut en quelque sorte le premier «architecte de la collégiale». Il en sera peu à peu écarté par Fernand Dumas, paroissien du lieu. En 1923, l'architecte romontois fournit le dessin de six lustres et de bancs réalisés respectivement par le serrurier Max Stephan de Fribourg et par le menuisier Camille Comte de Romont. Appelé dans tout le canton pour moderniser l'architecture religieuse, Dumas rêve sans doute de modeler l'édifice à son image, sans en toucher la prestigieuse architecture, mais en travaillant son décor et son mobilier. Il commencera discrètement par le clocher. En décembre 1931, on monte au beffroi quatre nouvelles cloches coulées à Aarau, par la fonderie Rüetschi. C'est Gino Severini qui a fourni les modèles de leurs reliefs, une commande certainement obtenue par l'entremise de l'architecte. Le 7 décembre 1936, des cierges mal éteints provoquent un incendie derrière le maître-autel. Le feu a couvé longtemps, dégageant une épaisse fumée qui a

Fig. 83 La porte principale, 1747, chêne sculpté, 285 x 212 cm. – Constituée de simples panneaux rectangulaires, à décor d'entrelacs, cette porte de style Régence est datée 1747, sur la plaque juste au-dessous de la poignée. Ce millésime coïncide avec la demande de suppression de nombreux autels prononcée par l'évêque du diocèse le 17 août 1747. On ignore cependant si cette création est liée d'une façon ou d'une autre aux exigences de Sa Grandeur. Remarquablement dessinée, d'après un modèle assez courant dans le mobilier civil de cette époque-là, réalisée par un artisan demeuré anonyme, cette porte est sans doute la plus ancienne ayant deux vantaux et un guichet central à être conservée dans les églises du canton.



noirci tout le chœur, prétexte à une nouvelle rénovation, de 1937 à 1940. Elle sera l'occasion de doter l'édifice d'un nouvel instrument, dont la construction fut confiée une fois encore à l'une des plus prestigieuses manufactures d'orgues en Europe, celle de Victor Gonzalès, à Paris. Jaunis par d'intenses remontées d'humidité, noircis par l'incendie, les crépis sont entièrement piqués, mettant à nu la molasse des élévations et le tuf des voûtains. L'architecte, qui dispose d'un bataillon de chômeurs, fait ensuite grossièrement rustiquer les murs. Dès 1938, le peintre Cingria, principal animateur du Groupe de St-Luc, repense le décor de l'édifice. On s'était entendu pour privilégier les chapelles de Notre-Dame du Portail et du Sacré-Cœur. Les projets très colorés du peintre genevois et de l'architecte furent contrariés par les autorités. Il ne leur fut pas possible de remplacer tous les vitraux – notamment ceux du chevet –, comme ils l'auraient souhaité. Cingria n'obtint pour ses verrières que les baies hautes de la nef et du chœur, ainsi qu'une fenêtre juste démurée de la chapelle baptismale. La polychromie, pourtant limitée aux clefs de voûte, aux croisées des nervures et à quelques encadrements, comme celui de la peinture de l'avant-nef, fut jugée excessive. Fernand Dumas a conçu les bancs, les confessionnaux, dessiné la tribune de l'orgue, mais c'est à la volonté du chanoine Pasquier qu'on doit le buffet néo-baroque de cet instrument, installé à partir du mois d'août 1939⁴⁸. Dans le chœur, l'opposition des voûtes en tuf et du sol en carreaux vernissés révèle l'ambiguïté de cette intervention, dont le meilleur réside sans aucun doute dans l'autel et la table de communion réalisés plus tard, en 1955, par le sculpteur Remo Rossi, de Locarno. Son Assomption en bronze, au bas de l'immense verrière-retable, compte sans doute parmi les meilleures réalisations du genre à Fribourg. A l'autel du Portail, François Baud a été moins convaincant. Le réaménagement de cette chapelle, l'un des derniers travaux de Fernand Dumas, ne s'achèvera qu'en 1968, avec la pose des vitraux de Yoki. Les verrières de Sergio de Castro (1980-1981) (fig. 100) et la tapisserie d'Eliane Gremaud sur un carton de Yoki (1993) (fig. 99) sont venus tempérer la sécheresse d'une rénovation hasardeuse.

Le premier, Joseph Bovet a regretté la mise à nu des voûtains, constatant que la collégiale avait perdu sa remarquable acoustique. Personne ne semble y avoir pensé. L'architecture gothique est étrangère à la mentalité campagnarde. Elle relève



Fig. 84 Tronc, vers 1650, chêne sculpté, 118,5 cm, Zurich, Musée national (LM 112). – Dernier vestige du mobilier baroque de la collégiale, ce tronc aux offrandes peut être daté du milieu du XVII^e siècle, par analogie avec une pièce pratiquement identique, réalisée en 1648-1650 pour la chapelle de Lorette à Fribourg et attribuée à l'atelier Reyff. Son emplacement originel, et son propriétaire (une confrérie sans doute), demeurent inconnus. Enlevé dans la seconde moitié du XIX^e siècle, il a dû être vendu dans la canton de Vaud, où il a été racheté par le Musée national en 1893.



Fig. 85 Tabernacle et groupe sculpté de l'Assomption, Remo Rossi, de Locarno, 1955, bronze, 203 x 208 cm. – Fernand Dumas n'ayant pas pu réaliser son projet de maître-autel en 1937, on ouvrit un concours restreint pour le même objet en 1952. Remo Rossi l'emporta facilement, et trois ans plus tard il réalisa cette composition pyramidale très aérienne, qui s'élève admirablement sur l'autel de serpentine, jusqu'à la naissance de l'immense vitrail-retable de Berbig. En 1954, le même Rossi avait réalisé à Courfaivre une intéressante variante de ce motif, avec deux anges agenouillés portant le tabernacle sommé d'un grand crucifix.

d'un esprit visant à l'exploit technologique. Elle est par essence fragile. Ceux qui l'admirent, admettent qu'elle réclame sans cesse d'être aus-

cultée, ajustée et réparée. C'est ce qu'on fit de sa construction à nos jours et ce n'était pas la moins noble des tâches.

Zusammenfassung

Die Architektur der Kollegiatskirche blieb seit dem 17. Jh. unberührt, im Gegensatz zur Ausstattung, welche grosse Veränderungen erfahren hat. Während des 30-jährigen Kriegs und der durch die Pest verdunkelten Jahrzehnte entstanden verschiedene Andachtsbilder wie die 1639 durch Charles Renaud angeregte Wandmalerei der Portalkapelle. Kurz vorher, 1632/1633, waren das Glockengeschoss und der durch Blitzschlag beschädigte Turmhelm erneuert worden. 1747 wurden auf bischöfliche Weisung die Seitenaltäre von 27 auf 17 reduziert, was eine eingreifende Umgestaltung des Innenraums ausgelöst hat. Seit der Mitte des 19. Jh. erfolgten umfangreiche

Renovationsarbeiten: die Erneuerung der Masswerfenster des nördlichen Seitenschiffs (1860/1861), des Dachstuhls (1864), die Entfernung von acht an die Mittelschiffpfeiler gestellten Altären und der Bau der Merklin-Orgel (1871), schliesslich die allgemeine Renovation des Baus in neugotischem Stil (1889-1891), in deren Rahmen die Zürcher Werkstätten Berbig und Kreuzer verschiedene Glasmalereien lieferten. 1911-1917 folgte unter der Leitung des Architekten Frédéric Broillet die Aussenrestaurierung und 1937-1940 gab Fernand Dumas mit einer - fragwürdigen - Umgestaltung dem Kirchenraum das heutige Aussehen. Alle Missgeschicke der Jahrhunderte haben einzig die Glasfenster überlebt.